

# REGARD CATHOLIQUE SUR LA SAINTE BIBLE

La sainte Bible est le recueil des livres saints, inspirés par le Saint-Esprit, et contenant les vérités que Dieu nous révèle sur sa vie trinitaire, notre destinée surnaturelle, l'Incarnation de son Fils, la Rédemption par laquelle il a opéré notre Salut. Elle est une des deux sources de la Révélation divine – l'autre étant la Tradition apostolique – et a été commise par Dieu à la sainte Église catholique qu'il a fondée pour enseigner toutes les nations.

## LA SAINTE ÉCRITURE ET L'ÉGLISE

« Pour moi, je ne croirais pas à l'Évangile si l'autorité de l'Église catholique ne m'y portait ». Cette déclaration de saint Augustin [*Contra Epistolam Manichæi*, v, 6] énonce parfaitement la primauté de l'Église catholique sur la sainte Écriture, non pas en ce sens que ce serait de l'Église que la sainte Écriture tiendrait sa nature ou son autorité, mais parce que la connaissance adéquate de l'Écriture ne peut être donnée que dans l'Église, qui est nécessaire :

- pour garantir infailliblement que la sainte Écriture est la Parole de Dieu. Sans elle, nous ne pouvons le savoir avec cette certitude absolue et divine requise pour la foi;
- pour déterminer le Canon des Écritures, la liste des livres divins. Sans elle, nous ne pouvons les distinguer sûrement des apocryphes;
- pour enseigner ce qu'est l'inspiration du Saint-Esprit, quels sont ses effets et quelle est son étendue;
- pour préciser le sens des passages difficiles ou ambivalents, et pour en donner une interprétation authentique. Sans elle, personne ne peut trancher avec autorité et reconnaître dans l'Écriture sainte une règle de foi.

Sans l'Église, la Bible demeure un livre fermé, sans autorité ni règle en dehors de celui qui la lit. C'est la conséquence d'une vérité oubliée par contamination du libre examen protestant : la sainte Écriture n'est pas donnée directement à nous, mais à l'Église qui en possède la clef par Tradition apostolique et par assistance du Saint-Esprit. C'est ce qui explique les limitations que l'Église met à la lecture de l'Écriture sainte [*vd. infra* p. 4].

Le livre que l'Église désire mettre entre toutes les mains est le catéchisme. À qui connaît le catéchisme et manifeste un esprit de docilité à son enseignement, l'Église ouvre les trésors de la sainte Parole de Dieu. « Cette Révélation surnaturelle, selon la foi de l'Église universelle, est renfermée tant dans les traditions non écrites que dans les livres qu'on appelle saints et canoniques, parce qu'écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit : ils ont Dieu pour auteur et *ont été livrés comme tels à l'Église* » [Léon XIII, *Providentissimus Deus*, 18 novembre 1893]

## LE CANON DE LA SAINTE ÉCRITURE

Sont canoniques les livres que l'Église a reconnus authentiques et inspirés, et qu'elle a insérés dans le *Canon des Écritures*, c'est-à-dire dans la liste des livres qui forment et contiennent la règle (en grec κανων) de la vérité révélée par Dieu pour l'instruction des hommes. Ce canon est définitivement fixé depuis la plus haute antiquité. En l'an 382, un décret du Pape saint Damase énumère les 72 livres de la sainte Écriture: 45 pour l'Ancien Testament, 27 pour le Nouveau [*Denzinger* n° 84]. Ce Canon sera confirmé par la suite: Concile de Carthage en 397 [*Denzinger* n° 92], saint Innocent I<sup>er</sup> en 405 [*Denzinger* n° 96], saint Gélase en 485 [*Denzinger* n° 162], Concile de Florence en 1442 [*Denzinger* n° 706], Concile de Trente en 1546 [*Denzinger* n° 784], Concile du Vatican en 1870 [*Denzinger* nn. 1787 & 1809]. On compte parfois 46 livres dans l'Ancien Testament – et donc 73 pour la Bible – parce qu'on sépare le Livre de Jérémie de celui des Lamentations (ou Thérènes).

## L'AUTORITÉ ET L'INSPIRATION DE LA SAINTE ÉCRITURE

*La sainte Écriture est inspirée.*

La doctrine catholique est ainsi résumée par saint Thomas d'Aquin: «L'auteur principal de la sainte Écriture est le Saint-Esprit, l'homme en a été l'auteur instrumental.» [*Quodlibet*. VII, q. VI, a. 2 ad 5<sup>um</sup>]

C'est l'enseignement du Magistère de l'Église:

«Telle est la foi antique et constante de l'Église, définie solennellement par les Conciles de Florence et de Trente, confirmée enfin et plus expressément exposée dans le Concile du Vatican, qui a porté ce décret absolu: *Les livres entiers de l'Ancien et du Nouveau Testament, dans toutes leurs parties, tels qu'ils sont énumérés par le décret du même Concile de Trente, et tels qu'ils sont contenus dans l'ancienne Vulgate latine, doivent être regardés comme sacrés et canoniques. L'Église les tient pour sacrés et canoniques non parce que, rédigés par la seule science humaine, ils ont été ensuite approuvés par l'autorité de ladite Église; non parce que seulement ils renferment la Révélation sans erreur, mais parce que, écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit, ils ont Dieu pour auteur.*

«On ne doit donc presque pas se préoccuper de ce que le Saint-Esprit ait pris des hommes comme instruments pour écrire, comme si quelque erreur avait pu être émise non pas certes par le premier auteur, mais par les écrivains inspirés. En effet, lui-même les a, par sa vertu surnaturelle, excités et mus à écrire, lui-même les a assistés tandis qu'ils écrivaient, de telle sorte qu'ils concevaient droitement, qu'ils voulaient rapporter fidèlement et qu'ils exprimaient avec une vérité infaillible tout ce qu'il leur ordonnait d'écrire: autrement, il ne serait pas lui-même l'auteur de toute l'Écriture sainte.» [Léon XIII, *op. cit.*]

Saint Pie X enseigne la même chose en condamnant la proposition: «Ceux-là font preuve de trop grande simplicité ou d'ignorance qui croient que Dieu est vraiment l'auteur de la Sainte Écriture.» [Décret *Lamentabili*, 4 juillet 1907, *Denzinger* n° 2009]

*La sainte Écriture est infaillible.*

«Il s'ensuit de là que ceux qui pensent que, dans les passages authentiques des Livres saints, peut être renfermée quelque idée fautive, ceux-là assurément ou pervertissent la doctrine catholique, ou font de Dieu lui-même l'auteur d'une erreur.» [Léon XIII, *ibid.*]

Et encore saint Thomas d'Aquin: «Il est hérétique de dire qu'il se peut trouver quelque chose de faux, non seulement dans l'Évangile, mais dans n'importe quel livre canonique.» [Commentaire *sur Saint-Jean*, XIII, 1]

Autre proposition condamnée par saint Pie X: «L'inspiration divine ne s'étend pas de telle sorte à toute la Sainte Écriture qu'elle préserve de toute erreur toutes et chacune des parties.» [*Lamentabili*, Cf. *Denzinger* n° 2011]

Comme saint Augustin l'écrivait à saint Jérôme : « Si je trouvais dans ces saintes Lettres quelque passage qui me parût contraire à la vérité, je n'hésiterais pas à affirmer ou que le manuscrit est défectueux, ou que le traducteur n'a pas suivi exactement le texte, ou que je ne comprends pas bien. » [Lettre LXXXII]

## LE SENS DE LA SAINTE ÉCRITURE

« Il y a dans la Bible, sous-jacent à la signification littérale du texte, un sens dit spirituel ou mystique. *Jamais*, dit saint Grégoire, *les paroles de ce Livre divin ne pourraient être conservées avec tant de vénération jusqu'à la fin du monde, si elles n'étaient pleines d'une signification mystique.* [Morales sur Job, VII, 6] C'est cette signification qui nous initie aux réalités de l'ordre surnaturel, nous aide à pénétrer les mystères fondamentaux de la religion, affine en nous la connaissance du bien et du mal, et stimule dans nos âmes le désir de la vie éternelle. [...] Le sens spirituel n'est en aucune façon le fruit de l'imagination des Pères de l'Église, comme on le croit et l'écrit trop souvent. Il dépasse la capacité de la raison humaine, il ressortit à la Révélation, il est l'œuvre du Saint-Esprit. Il fut enseigné aux Apôtres, d'abord par Notre-Seigneur, lorsqu'après sa Résurrection il leur ouvrit l'esprit pour qu'ils comprissent les Écritures [Lc. xxiv, 45], et confirmé ensuite à la Pentecôte, quand ils reçurent le don d'intelligence. Précieusement conservé par la tradition orale durant les premiers siècles, il fut consigné peu à peu dans les écrits des Pères de l'Église, et c'est là l'unique source où nous pouvons le trouver. Rien n'est aussi insensé que de prétendre l'expliquer sans recourir à eux. [...] Les prédicateurs et les pasteurs d'âmes ont le devoir de l'exposer aux fidèles, avec mesure et prudence sans doute, mais avec foi. Car la lettre tue et c'est l'esprit qui vivifie. [II Cor. III, 6] Sans lui, de nombreux passages des Livres Saints sont absolument insipides, inintelligibles, ou même scandaleux. » [Dom Jean de Monléon, *Le Cantique des cantiques*, Paris 1969, pp. 8-9]

Voici l'enseignement de saint Thomas d'Aquin. [*Somme théologique*, I<sup>a</sup>, q. I, a. 10; *Quodlibet* VII, q. VI, aa. 1 & 2; *In Galat.* IV, 24. On trouvera dans l'ANNEXE 2 le texte de la *Somme*]

Le Saint-Esprit, comme tous les auteurs, dispose les mots pour signifier les choses (idées, événements etc.) : cette signification est le sens littéral. Mais, en plus, le Saint-Esprit dispose les choses (signifiées par les mots) pour signifier d'autres choses : cette signification est le sens mystique, ou spirituel ou typique. Le sens littéral, sens de la lettre des mots, peut être propre (selon le sens propre des mots) ou métaphorique (selon une certaine manière de parler). Ainsi, lorsqu'il est écrit que Jésus-Christ est monté au ciel le jour de l'Ascension, la sainte Écriture parle au sens propre : il est vraiment, physiquement, monté sous les yeux de ses Apôtres (c'est même un article de foi). Lorsqu'il est écrit que Dieu se met en colère, il s'agit du sens métaphorique puisque Dieu n'est pas affecté de passions humaines.

Le sens spirituel est celui qui est au second degré, celui qui est signifié par les choses ou les événements décrits par le sens littéral ; il se divise ainsi :

- sens allégorique : la loi ancienne est une figure de la loi nouvelle, Israël (de l'Ancien Testament) est une figure de l'Église, les grands hommes de l'Histoire sainte sont la préfiguration de Jésus-Christ, ce qui est dit de Jésus-Christ s'applique analogiquement à son Corps mystique ;
- sens moral ou tropologique : c'est le sens qui renferme une leçon pour la vie spirituelle et morale. Ainsi, ce que Jésus-Christ ou ceux qui le préfiguraient ont accompli nous enseigne ce que nous devons faire ;
- sens anagogique (du grec ἀναγωγή : action de tirer vers le haut) : c'est la gloire éternelle, avec le chemin qui y conduit, qui est signifiée ou préfigurée par ce qui est rapporté par la sainte Écriture.

Bien évidemment, chaque passage des livres saints ne comporte pas toutes ces significations superposées, et c'est dans l'Ancien Testament que le sens spirituel est le plus important, puisque tout entier il annonce et respire Jésus-Christ. « Toutes ces choses leur arrivaient en figure », dit saint Paul [I Cor. X, 11], en rapportant des épisodes du séjour des Hébreux dans le désert, non parce que

les faits rapportés ne seraient pas réels mais parce que les faits eux-mêmes comportent un enseignement moral et annoncent Jésus-Christ et son Église. Ainsi la Manne est la figure de la sainte Eucharistie, le serpent d'airain celle de Jésus crucifié, la terre promise celle du royaume céleste.

Dans l'étude et la méditation des saintes Écritures, les Pères de l'Église et les anciens s'attachaient surtout dans l'Ancien Testament au sens spirituel, qui nous concerne directement. Ils en tiraient le fruit savoureux de la science des choses divines, de cette science qui lie l'intelligence humaine aux réalités surnaturelles, à l'amour de Dieu caché en toutes choses.

Dans les temps modernes, en fait depuis la «réforme» protestante, est venue l'exégèse, science tout humaine qui s'attache à la lettre qui tue, qui traite la Bible comme un livre humain – vénérable, infaillible peut-être mais humain – et qui a perdu l'intelligence de la sainte Parole de Dieu.

Ce fut là le triomphe des juifs antichrétiens, ainsi que l'avoue l'un d'eux: «L'exégèse, le libre examen sont fatalement destructeurs, et ce sont les juifs qui ont créé l'exégèse biblique, ce sont eux qui les premiers ont critiqué les symboles et les croyances chrétiennes.» [Bernard Lazare, *L'Antisémitisme*, c.13. *Documents et Témoignages* 1969, p.163]

Cela rejoint une proposition condamnée par saint Pie X: «L'exégète, s'il veut s'adonner utilement aux études bibliques, doit avant tout écarter toute opinion préconçue sur l'origine surnaturelle de la sainte Écriture, et ne pas l'interpréter autrement que les autres documents purement humains.» [*Lamentabili*, Cf. *Denzinger* n° 2012]

De la lecture du livre très instructif *Autour de la question biblique* par le Père Delattre s.j. [Dessain, Liège 1904], il ressort avec évidence que toute l'exégèse moderne se tient en deux principes:

- 1 - il n'y a que le sens littéral. L'Ancien Testament ne fait tout au plus que raconter une histoire; il n'annonce pas Jésus-Christ. C'est, au dire de saint Thomas d'Aquin [*Prolog. in Psalmos Davidis expositio*], tomber dans l'hérésie de Théodore de Mopsueste;
- 2 - le sens littéral n'est pas historique.

Au contraire, et dans la réalité, la sainte Écriture est remplie d'un sens spirituel délicieux et instructif, nécessaire à notre éducation spirituelle et morale, nécessaire à notre connaissance de Jésus-Christ et de l'Église, nécessaire à notre désir des biens éternels; et ce sens spirituel est fondé sur des faits réels historiques, racontés en toute vérité par le Saint-Esprit qui inspirait des auteurs qui étaient ses instruments.

## LA LECTURE DE LA SAINTE ÉCRITURE

*La lecture de la sainte Écriture est une grande grâce...*

«La Sainte Écriture surpasse sans comparaison toute science et toute doctrine, elle enseigne le vrai, elle conduit à la céleste patrie; elle détache le cœur de son lecteur des désirs de la terre et le porte à aimer les biens célestes; par ses passages obscurs, elle exerce les forts; par ses passages faciles, elle charme les humbles; elle n'est pas tellement obscure qu'elle doive être méprisée; plus elle est méditée, plus on la trouve aimable; elle vient en aide au lecteur par des récits pleins de simplicité, elle l'élève par des passages sublimes; elle grandit en quelque sorte avec qui la lit, car si les ignorants y reconnaissent le peu qu'ils savent, les savants y trouveront toujours à apprendre.» [Saint Grégoire le Grand, *Morales sur Job*, xx, 1]

*...mais c'est une grâce réservée...*

Voici deux propositions condamnées par le Pape Clément XI:

- 80. «La lecture de la sainte Écriture est pour tous.»
- 85. «Interdire aux chrétiens la lecture de la sainte Écriture, surtout de l'Évangile, c'est interdire l'usage de la lumière aux fils de lumière, et leur infliger une espèce d'excommunication.» [Bulle *Unigenitus*, 8 mars 1713, *Denzinger* nn. 1430 & 1435]

...à ceux qui connaissent la sainte doctrine, qui ont l'esprit de docilité et d'humilité.

«Ces livres, parce que dictés par l'Esprit-Saint lui-même, contiennent des vérités très importantes, cachées et difficiles à interpréter en beaucoup de points; pour les comprendre et les expliquer, nous avons toujours besoin de la présence de ce même Esprit, c'est-à-dire de sa lumière et de sa grâce qui, comme l'autorité des Psaumes l'établit souvent, doivent être demandées dans une prière humble, et gardées par la sainteté de la vie.» [Léon XIII, *op. cit.*]

«La plus utile observation qu'il y ait à faire sur la lecture de l'Écriture, est de s'attacher à profiter de ce qui est clair, et de passer sur ce qui est obscur, en l'adorant, en soumettant toutes ses pensées au jugement de l'Église. Par ce moyen on tire autant de profit de ce qu'on n'entend pas que de ce qu'on entend; parce qu'on se nourrit de l'un et qu'on s'humilie de l'autre» [Bossuet, *Instruction sur la lecture de l'Écriture sainte*, Œuvres complètes, Paris 1845, tome II p. 213]

## LES VERSIONS ET TRADUCTIONS DE LA SAINTE ÉCRITURE.

Si l'on veut lire la sainte Écriture, le premier soin doit être de s'en procurer une version fidèle et sûre. Il faut donc rejeter absolument:

- les versions protestantes (Segond, ...) qui sont amputées et déformées, et interdites par le Canon 1399, 1°;
- les versions ne comportant pas de notes explicatives tirées des Pères de l'Église et des théologiens, interdites par les Canons 1391 et 1399,5 [vd aussi Pie VII, *Magna et acerbo*, 3 septembre 1816, *Denzinger* n° 1603];
- les versions modernistes ou falsifiées (Traduction œcuménique de la Bible – T.O.B. –, *Bible de Jérusalem*) dont les notes distillent l'hérésie et sont en contradiction directe avec les décrets de la Commission biblique instituée par le Pape Léon XIII le 30 octobre 1902.

Il faut aussi se méfier de beaucoup de versions qui, sans être interdites ni perverses, s'écartent néanmoins de la Vulgate sur des points qui sont parfois de première importance. Depuis la fin du dix-neuvième siècle et à la suite du chanoine Crampon, les traductions de la sainte Écriture ne sont plus faites à partir de la Vulgate – version latine due à saint Jérôme (347-420) et déclarée authentique (c'est-à-dire ayant valeur d'original) par le Concile de Trente – mais à partir de ce qu'on est convenu d'appeler les *textes originaux*. Cela va à l'encontre du décret du Concile de Trente: «La Vulgate doit être tenue pour authentique, et personne ne saurait avoir l'audace ou la présomption de la rejeter sous n'importe quel prétexte.» [IV<sup>e</sup> session, *Denzinger* n° 785]

Dans son commentaire du livre de Jonas, Dom de Monléon rétablit avec bonheur la vérité; on trouvera tout son plaidoyer en ANNEXE 3, et on consultera avec profit une série d'articles d'Antoine Barrois dans *Itinéraires* – en particulier le n° 227 de novembre 1978, pp. 1-35.

La Vulgate est donc la seule version intégralement sûre et authentique de la sainte Écriture. Les versions traduites sur les «textes originaux» s'en écartent sur de nombreux points, parfois graves, qui rabaisent les titres et prérogatives de Notre-Seigneur et de Notre-Dame. Prenons quelques exemples tirés de la Bible de Crampon (édition de 1928). Ces exemples peuvent d'ailleurs servir d'épreuves pour pouvoir juger rapidement de la qualité d'une traduction.

## TÉMOINS: HUIT TEXTES ET UN USAGE

GENÈSE III,15. Après le péché originel, Dieu maudit le serpent en lui disant: «*Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius; ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus*: Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité. Elle (la femme) t'écrasera la tête, et tu lui tendras des embûches au talon». C'est la promesse d'un Rédempteur, annoncé dans la sainte Vierge Marie Immaculée. On lit chez Crampon: «Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité; celle-ci te meurtrira à la tête, et tu la

meurtriras au talon». Notez que ce n'est plus la femme qui écrase la tête du serpent, mais sa postérité; et que cette postérité n'est plus hors d'atteinte du serpent, puisque celui-ci doit la meurtrir. C'est le principal fondement scripturaire du dogme de l'immaculée Conception qui a totalement disparu. Ni plus, ni moins.

PSAUME CIX,3. C'est la magnifique prophétie dont toute la liturgie de Noël est imprégnée. Le Père éternel dit à son Fils: «*Tecum principium in die virtutis tuæ, in splendoribus sanctorum; ex utero ante luciferum genui te*: La principauté éclatera en vous au jour de votre force dans la splendeur des saints. Je vous ai engendré de mon sein avant l'aurore». Cette annonce de la divinité du Messie éternellement engendré par le Père devient chez Crampon (au Psaume cx dans la numérotation hébraïque): «Ton peuple accourt à toi au jour où tu rassembles ton armée avec des ornements sacrés; du sein de l'aurore vient à toi la rosée de tes jeunes guerriers». Oui, vous avez bien lu... il n'y a plus rien.

ISAÏE VII,14. Par la bouche du Prophète, Dieu donne un signe au roi Achaz: «*Ecce virgo concipiet, et pariet filium. Et vocabitur nomen ejus Emmanuel*: Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils, et son nom sera Emmanuel». Cette annonce de la naissance virginale du Messie perd tout son caractère de prophétie chez Crampon, où on lit: «la Vierge a conçu». Dans la plupart des versions modernes, tout le signe donné à Achaz est escamoté, puisqu'on lit: «une jeune fille (ou une jeune femme) a conçu», ce qui n'a rien d'extraordinaire. Une fois de plus, ce sont Notre-Seigneur et Notre-Dame qui sont diminués par ces traductions.

ISAÏE XI,1. Toujours en annonçant la venue du Fils de Dieu, le Prophète dit que le Saint-Esprit sera sur lui avec ses sept dons. «*Et requiescet super eum spiritus Domini: spiritus sapientiæ et intellectus, spiritus consilii et fortitudinis, spiritus scientiæ et pietatis; et replebit eum spiritus timoris Domini.*» Chez Crampon, il n'y a que six dons: celui de piété a disparu.

JÉRÉMIE XI,19. Les Juifs s'opposant au Messie disent dans cette prophétie: «*Cogitaverunt super me consilia, dicentes: mittamus lignum in panem ejus*: Mettons du bois dans son pain». Chez Crampon, on lit «Détruisons l'arbre avec son fruit». Il n'y a plus de trace de l'annonce de la Croix et de la sainte Eucharistie. Saint Justin, vers l'an 150, se plaignait déjà de cette falsification introduite par les rabbins. [Cf. Dom de Monléon, *Jonas*, p.130]

LUC 1,28-29. C'est le récit de l'Annonciation. Si Crampon le traduit fidèlement (au moins dans les éditions anciennes), la plupart des traductions contemporaines défigurent totalement ce texte en remplaçant «pleine de grâce» par «comblée de grâces», voire par «toi à qui une grâce a été faite». C'est la suppression de l'affirmation de la plénitude de la grâce chez Notre-Dame. Il faut noter aussi que presque toutes les traductions modernes suppriment dans ce passage la parole de l'Archange: «Vous êtes bénie entre toutes les femmes».

ROMAINS V,12. Saint Paul affirme que nous avons tous péché en Adam, que nous avons été vraiment marqués du péché originel qui s'est transmis jusqu'à nous: non pas par imitation extérieure ou par fiction juridique, mais par transmission de la nature pécheresse et déchue; c'est un point capital de la foi, rendant compte de la nécessité (et donc de la réalité) de la Rédemption pour recouvrer l'amitié de Dieu et obtenir l'accès au Salut éternel. «*Propterea sicut per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors, et ita in omnes homines mors pertransiit, in quo omnes peccaverunt*: C'est pourquoi, de même que le péché est entré dans ce monde par un seul homme, et par le péché la mort, de même la mort a passé dans tous les hommes, du fait qu'en lui tous ont péché.» Chez Crampon, le dernier membre *du fait qu'en lui tous ont péché* [ce qui signifie TRANSMISSION] est changé en *parce que tous ont péché* [ce qui signifie IMITATION], ôtant au texte de saint Paul sa vigueur dogmatique. Or ce texte est notamment allégué – dans toute la force de son

vrai sens et à cause d'elle – par le Concile de Trente pour fonder le dogme de cette transmission du péché originel en lui-même [Décret *de peccato originali*, canons 2 & 4 – Denzinger nn. 789 & 791]

GALATES V, 22. Saint Paul énumère les fruits du Saint-Esprit: il y en a 12. «*Fructus autem Spiritus est: charitas, gaudium, pax, patientia, benignitas, bonitas, longanimitas, mansuetudo, fides, modestia, continentia, castitas*». Chez Crampon, il n'y en a que 9.

Le neuvième élément qui permet de jauger la qualité d'une traduction n'est pas un exemple particulier, mais un fait général. Les bibles modernes donnent à Dieu comme nom *Jéhovah* ou *Yahweh*, qui se veulent la transcription du Tétragramme *Iod-Hé-Vau-Hé*, nom que Dieu, dans le buisson ardent, s'est donné lui-même devant Moïse «Je suis celui qui suis» [Exode III, 14]. Cette façon de procéder appelle deux remarques:

- On ne sait pas comment se prononçait ce nom, pour la bonne raison que, par vénération, les juifs ne le prononçaient jamais; lorsqu'ils le rencontraient en parlant ou en écrivant, ils le remplaçaient par un autre, généralement par *Adonai* (Seigneur). On n'a donc aucune certitude sur *Yahweh* etc. Ainsi le mot *Jéhovah* est artificiellement formé avec les consonnes du tétragramme et les voyelles de *Adonai*;
- Notre-Seigneur, puis les Apôtres et l'Église sont restés fidèles à cette tradition de respect pour le saint Nom de Dieu: il ne se trouve ni dans le Nouveau Testament, ni dans la liturgie catholique. Saint Jérôme a fait de même en utilisant le mot *Dominus* (Seigneur). Seuls les exégètes modernes, juchés sur leur science déficiente, se sont permis de rompre avec l'usage unanime de 3500 ans. [Dom de Monléon, *Moïse*, Paris 1956, pp. 65-66].

Voilà neuf exemples – il y en aurait d'autres – qui permettent de juger la traduction de Crampon<sup>1</sup> et les traductions analogues. Certes la traduction de Crampon ne comporte pas les hérésies et blasphèmes de la TOB ou de la liturgie française, ni les notes modernistes de la *Bible de Jérusalem*. Seule, pourtant, la Vulgate est la version sûre, authentique, catholique de la sainte Écriture, et si l'on veut se procurer une traduction de la Bible, il faut en chercher une faite sur la Vulgate, avec des notes de bonne doctrine.

---

<sup>1</sup> Il est vrai que le chanoine Crampon indique parfois en note la version de la Vulgate, mais c'est là que gît sa malice: il renvoie en note – avec le caractère douteux, secondaire ou facultatif inhérent à un tel renvoi – ce que le concile de Trente déclaré authentique. Cette version de Crampon avait été fort critiquée, en son temps, par le P. Pie Mortara – le petit juif baptisé auquel le Pape Pie IX avait assuré une éducation chrétienne – dans *La Critique du libéralisme* (n° 115 de juillet 1913, pp. 517-523). Elle passe aujourd'hui pour le summum de l'orthodoxie.

## EXTRAIT DU DROIT CANONIQUE

### CANON 1385

§ 1. *Nisi censura ecclesiastica præcesserit, ne edantur etiam a laïcis:*

– 1° – *Libri sacrarum Scripturarum vel eorumdem adnotationes et commentaria. [...]*

Sans censure ecclésiastique préalable, on ne peut éditer – fût-on laïc – les livres des saintes Écritures ni leurs annotations ni leurs commentaires.

### CANON 1391

*Versiones sacrarum Scripturarum in linguam vernaculam typis imprimi nequeunt, nisi sint a Sede Apostolica probatæ, aut nisi edantur sub vigilantia Episcoporum et cum adnotationibus præcipue excerptis ex sanctis Ecclesiæ Patribus atque ex doctis catholicisque scriptoribus.*

On ne peut imprimer les versions de la sainte Écriture en langue vulgaire, sauf si elles sont approuvées par le Siège apostolique, ou si elles sont éditées sous la vigilance des évêques et accompagnées de notes explicatives tirées principalement des Pères de l'Église et des savants auteurs catholiques.

### CANON 1399

*Ipso jure prohibentur:*

– 1° – *Editiones textus originalis et antiquarum versionum catholicarum sacræ Scripturæ, etiam Ecclesiæ Orientalis, ab acatholicis quibuslibet publicatæ; itemque ejusdem versiones in quamvis linguam, ab eisdem confectæ vel editæ; [...]*

– 5° – *Libri de quibus in can. 1385 § 1 n. 1 et can. 1391 [...]*

Sont prohibés par le droit lui-même :

– les éditions du texte original et des anciennes versions catholiques de la sainte Écriture, même de l'Église d'Orient, publiées par des non-catholiques; et de même pour les versions desdites Écritures en n'importe quelle langue fabriquées ou éditées par les mêmes acatholiques;

– les livres dont il est question aux canons 1385 § 1 n. 1 et 1391.

### CANON 1400

*Usus librorum de quibus in can. 1399 n. 1, ac librorum editorum contra præscriptum can. 1391, iis dumtaxat permittitur qui studiis theologicis vel biblicis quovis modo operam dant, dummodo iidem libri fideliter et integer editi sint neque impugnentur in eorum prolegomenis aut adnotationibus catholicæ fidei dogmata.*

L'usage des livres dont il est question aux canons 1399 § 1 et celui des livres édités contre les prescriptions du canon 1391 est cependant autorisé à ceux qui d'une manière ou d'une autre s'adonnent aux études théologiques ou bibliques, pourvu que ces livres soient fidèlement et intégralement publiés, et que dans leurs prologomènes ou dans leurs notes on n'attaque pas les dogmes de la foi catholique.



## LES SENS DE LA SAINTE ÉCRITURE

*Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin, *prima pars*, *question I*.

## ARTICULUS DECIMUS

Utrum sacra scriptura sub una littera habeat plures sensus qui sunt historicus vel litteralis, allegoricus, tropologicus sive moralis, et anagogicus

Ad decimum sic proceditur. Videtur quod sacra scriptura sub una littera non habeat plures sensus, qui sunt historicus vel litteralis, allegoricus, tropologicus sive moralis, et anagogicus.

— 1. Multiplicitas enim sensuum in una scriptura parit confusionem et deceptionem, et tollit arguendi firmitatem, unde ex multiplicibus propositionibus non procedit argumentatio, sed secundum hoc aliquæ fallaciæ assignantur. Sacra autem scriptura debet esse efficax ad ostendendam veritatem absque omni fallacia. Ergo non debent in ea sub una littera plures sensus tradi.

— 2. Præterea, Augustinus dicit in libro de utilitate credendi, quod scriptura quæ testamentum vetus vocatur, quadrifariam traditur, scilicet, secundum historiam, secundum ætiologiam, secundum analogiam, secundum allegoriam. Quæ quidem quatuor a quatuor prædictis videntur esse aliena omnino. Non igitur conveniens videtur quod eadem littera sacræ scripturæ secundum quatuor sensus prædictos exponatur.

— 3. Præterea, præter prædictos sensus, invenitur sensus parabolicus, qui inter illos sensus quatuor non continetur.

■ *Sed contra* est quod dicit Gregorius, xx moralium, sacra scriptura omnes scientias ipso locutionis suæ more transcendit, quia uno eodemque sermone, dum narrat gestum, prodit mysterium.

✠ *Respondeo* dicendum quod auctor sacræ scripturæ est Deus, in cuius potestate est ut

## ARTICLE 10

Est-ce que la lettre de la sainte Écriture peut revêtir plusieurs sens ?

Il semble bien que l'Écriture ne contient pas sous une seule lettre plusieurs des sens ainsi distingués : le sens historique ou littéral, le sens allégorique, le sens tropologique ou moral, et le sens anagogique.

— *Objection 1.* En effet, une multiplicité de sens pour un seul passage engendre la confusion, prête à l'erreur et rend l'argumentation fragile. C'est pourquoi une argumentation véritable ne procède pas de propositions aux sens multiples ; bien plus, cela occasionne certains sophismes. Or, l'Écriture sainte doit être apte à nous montrer la vérité sans prêter occasion à l'erreur ; elle ne peut donc nous offrir, sous une seule lettre, une pluralité de sens.

— *Objection 2.* Saint Augustin nous dit : « Cette partie de l'Écriture qu'on appelle l'Ancien Testament se présente sous quatre formes : l'histoire, l'étiologie, l'analogie, l'allégorie », division qui paraît totalement étrangère à celle qui a été rapportée plus haut. Il ne semble donc pas convenable que l'Écriture sainte soit exposée suivant les quatre sens énumérés en premier.

— *Objection 3.* En dehors des quatre sens précités, il y a encore le sens parabolique, qui n'est pas compris parmi eux.

■ *En sens contraire*, saint Grégoire dit : « L'Écriture sainte, par la manière même dont elle s'exprime, dépasse toutes les sciences ; car, dans un seul et même discours, tout en racontant un fait, elle livre un mystère ».

✠ *Réponse* : L'auteur de l'Écriture sainte est Dieu. Or, il est au pouvoir de Dieu d'employer,

non solum voces ad significandum accom-  
modet (quod etiam homo facere potest), sed  
etiam res ipsas. Et ideo, cum in omnibus  
scientiis voces significant, hoc habet  
proprium ista scientia, quod ipsæ res  
significatæ per voces, etiam significant  
aliquid. Illa ergo prima significatio, qua voces  
significant res, pertinet ad primum sensum,  
qui est sensus historicus vel litteralis. Illa vero  
significatio qua res significatæ per voces,  
iterum res alias significant, dicitur sensus  
spiritualis; qui super litteralem fundatur, et  
eum supponit. Hic autem sensus spiritualis  
trifariam dividitur. Sicut enim dicit  
Apostolus, ad Hebr. VII, lex vetus figura est  
novæ legis, et ipsa nova lex, ut dicit Dionysius  
in ecclesiastica hierarchia, est figura futuræ  
gloriæ, in nova etiam lege, ea quæ in capite  
sunt gesta, sunt signa eorum quæ nos agere  
debemus. Secundum ergo quod ea quæ sunt  
veteris legis, significant ea quæ sunt novæ  
legis, est sensus allegoricus, secundum vero  
quod ea quæ in Christo sunt facta, vel in his  
quæ Christum significant, sunt signa eorum  
quæ nos agere debemus, est sensus moralis,  
prout vero significant ea quæ sunt in æterna  
gloria, est sensus anagogicus. Quia vero  
sensus litteralis est, quem auctor intendit,  
auctor autem sacræ scripturæ Deus est, qui  
omnia simul suo intellectu comprehendit,  
non est inconveniens, ut dicit Augustinus XII  
confessionum, si etiam secundum litteralem  
sensem in una littera scripturæ plures sint  
sensus.

\* *Ad primum* ergo dicendum quod  
multiplicitas horum sensuum non facit  
æquivocationem, aut aliam speciem  
multiplicitatis, quia, sicut iam dictum est,  
sensus isti non multiplicantur propter hoc  
quod una vox multa significet; sed quia ipsæ  
res significatæ per voces, aliarum rerum  
possunt esse signa. Et ita etiam nulla confusio  
sequitur in sacra scriptura, cum omnes sensus  
fundentur super unum, scilicet litteralem; ex  
quo solo potest trahi argumentum, non autem

pour signifier quelque chose, non seulement des  
mots, ce que peut faire aussi l'homme, mais  
également les choses elles-mêmes. Pour cette  
raison, alors que dans toutes les sciences ce sont  
les mots qui ont valeur significative, celle-ci a en  
propre que les choses mêmes signifiées par les  
mots employés signifient à leur tour quelque  
chose. La première signification, celle par  
laquelle les mots signifient certaines choses,  
correspond au premier sens, qui est le sens  
historique ou littéral. La signification par  
laquelle les choses signifiées par les mots  
signifient encore d'autres choses, c'est ce qu'on  
appelle le sens spirituel, qui est fondé sur le sens  
littéral et le suppose.

À son tour, le sens spirituel se divise en trois  
sens distincts. En effet, dit l'Apôtre  
[Heb. VII, 19], la loi ancienne est une figure de la  
loi nouvelle, et la loi nouvelle elle-même, ajoute  
saint Denys, est une figure de la gloire à venir;  
en outre, dans la loi nouvelle, ce qui a lieu dans  
le chef est le signe de ce que nous-mêmes devons  
faire. Donc, lorsque les réalités de la loi ancienne  
signifient celles de la loi nouvelle, on a le sens  
allégorique; quand les choses réalisées dans le  
Christ, ou dans ce qui signifie le Christ, sont le  
signe de ce que nous devons faire, on a le sens  
moral; pour autant, enfin que ces mêmes choses  
signifient ce qui existe dans la gloire éternelle,  
on a le sens anagogique.

Comme, d'autre part, le sens littéral est celui  
que l'auteur entend signifier, et comme l'auteur  
de l'Écriture sainte est Dieu, qui comprend  
simultanément toutes choses dans la simple  
saisie de son intelligence, il n'y a pas d'obstacle à  
dire, à la suite de saint Augustin, que selon le  
sens littéral, même dans une seule « lettre » de  
l'Écriture, il y a plusieurs sens.

\* *Solution 1.* La multiplicité des sens en question  
ne crée pas d'équivoque, ni aucune espèce de  
multiplicité de ce genre. En effet, d'après ce qui  
a été dit, ces sens ne se multiplient pas pour  
cette raison qu'un seul mot signifierait plusieurs  
choses, mais parce que les réalités elles-mêmes,  
signifiées par les mots, peuvent être signes  
d'autres réalités. Il n'y aura pas non plus de  
confusion dans l'Écriture, car tous les sens sont  
fondés sur l'unique sens littéral, et l'on ne pourra  
argumenter qu'à partir de lui, à l'exclusion des

ex his quæ secundum allegoriam dicuntur, ut dicit Augustinus in epistola contra Vincentium donatistam. Non tamen ex hoc aliquid deperit sacræ scripturæ, quia nihil sub spirituali sensu continetur fidei necessarium, quod scriptura per litteralem sensum alicubi manifeste non tradat.

\* *Ad secundum* dicendum quod illa tria, historia, ætiologia, analogia, ad unum litteralem sensum pertinent. Nam historia est, ut ipse Augustinus exponit, cum simpliciter aliquid proponitur, ætiologia vero, cum causa dicti assignatur, sicut cum Dominus assignavit causam quare Moyses permisit licentiam repudiandi uxores, scilicet propter duritiam cordis ipsorum, Matt. XIX, analogia vero est, cum veritas unius scripturæ ostenditur veritati alterius non repugnare. Sola autem allegoria, inter illa quatuor, pro tribus spiritualibus sensibus ponitur. Sicut et Hugo de sancto Victore sub sensu allegorico etiam anagogicum comprehendit, ponens in tertio suarum sententiarum solum tres sensus, scilicet historicum, allegoricum et tropologicum.

\* *Ad tertium* dicendum quod sensus parabolicus sub litterali continetur, nam per voces significatur aliquid proprie, et aliquid figurative; nec est litteralis sensus ipsa figura, sed id quod est figuratum. Non enim cum scriptura nominat Dei brachium, est litteralis sensus quod in Deo sit membrum huiusmodi corporale, sed id quod per hoc membrum significatur, scilicet virtus operativa. In quo patet quod sensui litterali sacræ scripturæ nunquam potest subesse falsum.

sens allégoriques, ainsi que l'observe saint Augustin contre le donatiste Vincent. Rien cependant ne sera perdu de l'Écriture sainte, car rien de nécessaire à la foi n'est contenu dans le sens spirituel sans que l'Écriture nous le livre clairement ailleurs, par le sens littéral.

\* *Solution 2.* Trois des sens énumérés ici par saint Augustin se rapportent au seul sens littéral: l'histoire, l'étiologie et l'analogie. Il y a histoire, explique saint Augustin, lorsqu'une chose est exposée pour elle-même. Il y a étiologie quand la cause de ce dont on parle est indiquée: ainsi lorsque le Seigneur explique pourquoi Moïse donna licence aux Juifs de répudier leurs épouses, c'est-à-dire en raison de la dureté de leur cœur [Matth. XIX, 8]. Il y a analogie enfin quand on fait voir que la vérité d'un passage de l'Écriture n'est pas opposée à la vérité d'un autre passage. Reste l'allégorie qui, à elle seule, dans l'énumération de saint Augustin, tient la place des trois sens spirituels. Hugues de Saint-Victor range lui aussi le sens anagogique sous le sens allégorique; retenant ainsi, dans son troisième livre des Sentences, trois sens seulement: le sens historique, le sens allégorique et le sens tropologique.

\* *Solution 3.* Le sens parabolique est inclus dans le sens littéral; car par les mots on peut signifier quelque chose au sens propre, et quelque chose au sens figuré; et, dans ce cas, le sens littéral ne désigne pas la figure elle-même, mais ce qu'elle représente. Quand, en effet, l'Écriture parle du bras de Dieu, le sens littéral n'est pas qu'il y ait en Dieu un bras corporel, mais ce qui est signifié par ce membre, à savoir une puissance active. Cela montre bien que, dans le sens littéral de l'Écriture, il ne peut jamais y avoir de fausseté.

## PLAIDOYER DE DOM DE MONLÉON POUR LA VULGATE

*Commentaire sur le prophète Jonas, Nouvelles éditions latines, slnd, pp. 128-133*

Sans doute, il est de bon ton aujourd'hui d'afficher pour la Vulgate le plus profond mépris et d'invoquer à tout propos contre elle la vérité du texte hébreu. Heureusement, elle a les reins solides, couverte qu'elle est par le décret du Concile de Trente<sup>2</sup>; par la bulle de Clément VII, du 9 novembre 1592, interdisant d'y changer, ajouter ou retrancher la moindre particule; par de multiples documents postérieurs, tous trop formels pour que nous puissions hésiter un instant sur son droit absolu de priorité.

En appeler de la Vulgate à la *vérité hébraïque* est une de ces vastes duperies dont la haute critique est coutumière. Car c'est justement cette «vérité hébraïque» que saint Jérôme a entendu rétablir en elle, au-dessus de toutes les traductions de la Bible plus ou moins altérées, qui circulaient de son temps. L'Église, il est vrai, a toujours admis que ce travail n'était pas à l'abri de tout reproche, et souhaité qu'il fût amendé, en utilisant les autres versions de l'Écriture et les leçons des Pères. Tel qu'il est cependant, on est en droit d'assurer, non seulement qu'il ne renferme aucune erreur touchant la foi ou les mœurs, mais encore qu'il est substantiellement la reproduction la plus fidèle du texte original inspiré.

Génie littéraire hors classe, saint Jérôme a employé toutes les ressources de son intelligence et de sa volonté à restituer la parole de Dieu dans sa teneur authentique. Bien qu'il eût déjà une solide connaissance de l'hébreu, quand il reçut de saint Damase la mission de revoir toute la Bible, il ne s'en remit pas à son propre jugement; mais il se fit expliquer, mot par mot, le sens exact des textes sacrés par les Rabbins les plus réputés, et qui, d'ailleurs, nous apprend-il, faisaient payer fort cher leurs leçons. Il tenait à fournir aux apologistes de son temps une œuvre sûre, afin qu'on ne pût les arrêter à tout propos dans les discussions, en disant: «Ce passage n'est pas dans l'hébreu», comme les Juifs le faisaient constamment.

Il avait à sa disposition des documents de première valeur, qui ont disparu depuis; en particulier, le rouleau de la Synagogue de Bethléem, qu'il avait copié de sa main; et les célèbres *Hexaples*, où Origène avait reproduit, sur six colonnes parallèles, le texte hébreu et les cinq principales traductions grecques qui en existaient alors; œuvre gigantesque de critique et d'érudition, dont la perte est considérée aujourd'hui encore, par les vrais savants, comme irréparable [Les *Hexaples* furent anéanties vers l'an 600, dans l'incendie de la bibliothèque de Césarée].

Ceux qui invoquent la «vérité hébraïque» raisonnent comme si nous possédions encore aujourd'hui les manuscrits originaux de Moïse et des Prophètes. Mais il n'est pas permis d'ignorer que la seule version de l'Écriture conservée par les Juifs est celle dite des Massorètes, qui ne remonte pas au-delà du vi<sup>e</sup> siècle. Elle est par conséquent *postérieure*, et à celle des Septante, et à la Vulgate. Elle ne s'impose donc pas par son ancienneté; elle ne s'impose pas non plus par la qualité de sa rédaction; car les Rabbins qui l'exécutèrent étaient loin d'avoir des méthodes critiques comparables à celles de saint Jérôme, qui se montre déjà un maître en la matière. Eux cherchaient seulement à établir une leçon uniforme, pour fixer par écrit les fameux points-voyelles que l'on se transmettait jusque-là uniquement par tradition orale. Mais surtout – et c'est là ce qui enlève à leur travail, la valeur absolue qu'on voudrait lui donner – chaque fois qu'ils le pouvaient sans faire violence au texte, ils s'attachaient à effacer tout ce qui risquait de tourner à la glorification de Jésus-Christ.

---

<sup>2</sup> «La Vulgate doit être tenue pour authentique, et personne ne saurait avoir l'audace ou la présomption de la rejeter sous n'importe quel prétexte.» [IV<sup>e</sup> session, *Denzinger* n° 785]

Saint Justin, dans son dialogue avec Tryphon, en donne plusieurs exemples: ainsi, lorsque Jérémie, après avoir présenté le Messie sous la figure de l'agneau que l'on mène à l'abattoir, montre les Juifs acharnés à sa perte et disant: *Mettons du bois dans son pain*, il est évident qu'il y a là une allusion – et les Pères de l'Église l'ont compris ainsi – au Pain de vie descendu du ciel qui sera comme traversé par le bois de la croix sur laquelle on le clouera. Ces mots figurent et dans les Septante et dans la Vulgate mais les Massorètes les ont remplacés par ceux-ci: *Détruisons l'arbre dans sa sève*, qui éliminent le symbolisme prophétique. De même, ils ont tronqué le verset du Psaume xcv<sup>e</sup>, qui porte: *dites aux nations: le Seigneur a régné par le bois*. Cette expression visait manifestement le Christ établissant son règne sur tout l'univers, du haut de sa croix. Mais ils l'ont vidée de son sens, en supprimant les mots: *par le bois*.

De même, Saint Jérôme nous les montre, au chapitre 11<sup>e</sup> d'Isaïe, éliminant discrètement l'épithète de «Très Haut» (*excelsus*, *BAMA*), que le Prophète applique au Messie: «Comprenant, dit-il, que cette prédiction avait trait à Jésus-Christ, ils ont interprété un mot équivoque dans son sens le plus défavorable, pour paraître n'attacher aucun prix au Christ, bien loin de le louer... Ils ont profité de l'ambiguïté du mot, pour en détourner le sens au profit de leur impiété, ne voulant rien dire de glorieux sur le Christ, en qui ils ne croyaient pas» [*In Isaiam*, Pat. Lat. t. xxiv, col. 56].

Telle qu'elle est néanmoins, cette version constitue un document infiniment précieux, dont les Souverains Pontifes, bien avant l'encyclique *Divino Afflante*, ont souvent recommandé l'étude soigneuse. Mais, remarquons-le bien, toujours dans le dessein de justifier et de confirmer la doctrine catholique, de mieux dégager et expliquer le sens exact des Saintes Lettres, et non pour contredire ou invalider la Vulgate, qui reste, encore de nos jours, l'expression la plus adéquate de la Parole de Dieu.

En outre, il faut souligner que saint Jérôme est un maître de la langue latine. Considérée du seul point de vue littéraire, sa traduction est un chef-d'œuvre. Claudel la mettait au-dessus des poèmes d'Homère. Le Père Lagrange la tenait pour l'une des plus admirables performances de l'esprit humain [*Revue Biblique*, 1911, p. 607]. Des pages comme le mariage de Rébecca, les altercations de Moïse avec le Pharaon, la scène du Sinaï, l'histoire de Joseph et celle de David, la prière d'Esther – immortalisée par Racine – le psaume *In exitu*, l'épisode des trois Hébreux dans la fournaise, les doléances d'Isaïe et d'Ezéchiel sur la chute de Lucifer (d'où Bossuet a tiré son célèbre *Comment êtes-vous tombé, bel astre du matin?*) ... – et combien d'autres, placent d'emblée leur auteur au rang des plus grands noms de la littérature universelle, qu'ils s'appellent Virgile, Dante, Shakespeare, Goethe, Corneille ou Bossuet.

De plus, grâce à sa haute intelligence, sa soif de vérité intégrale, sa capacité prodigieuse de travail, saint Jérôme avait réussi à s'assimiler parfaitement le génie de la langue hébraïque, «cette langue, pleine de pouvoir, qui dit toujours davantage qu'elle ne dit, qui atteint et dépasse les limites de l'expression; qui aspire sans cesse à l'inexprimable» [A. Chouraqui, *Les Psaumes*, Préface, Paris 1956]. À cause de cette richesse et de cette profondeur, «la signification des mots hébreux, dit saint Robert Bellarmin, ne saurait être réduite à ce qu'énoncent les dictionnaires, et il faut avoir plus de confiance dans saint Jérôme que dans aucun dictionnaire.» [*Comment. sur le Ps. cxxxv*, 4]

Tout en suivant de très près le manuscrit de Bethléem qui lui servait de base, le saint Docteur s'est appliqué à rendre exactement la pensée de l'écrivain sacré, plutôt qu'à faire une traduction littérale et servile. Mises à côté de son œuvre, celles des hébraïsants modernes font modestement figure de devoirs d'écoliers. On y trouve un mot à mot honnête mais laborieux, sans style et sans noblesse, et l'on y chercherait vainement le souffle de génie qui anime aussi bien la Vulgate que – disent les gens compétents – le texte des Hébreux.

Par dessus tout, ce qui confère à la version de saint Jérôme une valeur inimitable et irremplaçable, c'est que son auteur était un Maître de vie spirituelle initié aux plus hauts états de la contemplation. À ce titre, et grâce au charisme qu'il avait évidemment reçu de Dieu pour exécuter cette œuvre capitale, il a réussi à transposer en latin toute la substance théologique et mystique que

contenait le Livre inspiré. C'est vraiment le Saint-Esprit qui nous parle à travers son texte : celui-ci se trouve être ainsi l'expression adéquate du Verbe de Dieu, la base sur laquelle repose immuablement la foi, la doctrine et la piété chrétiennes, l'instrument providentiel qui a permis à la Révélation, de se répandre à travers le monde entier.